NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 N° 2 1937

Les précieuses reliques des paroles du Christ

René THIBAUT (s.j.)

p. 113 - 138

https://www.nrt.be/fr/articles/les-precieuses-reliques-des-paroles-du-christ-3597

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES PRÉCIEUSES RELIQUES DES PAROLES DU CHRIST

Ce n'est point manquer de respect, c'est faire honneur aux paroles du Christ, que d'appeler « reliques » les textes lacuneux qui ont gardé la trace de quelques-unes. Si, comme il semblera peut-être, nous soulignons fortement ce caractère de « restes », on voudra bien ne voir là qu'un avertissement répété à se mettre en garde contre les déceptions d'une lecture quelconque des textes en question. Il demeure entendu qu'à force de foi, d'intelligence et d'amour; qu'avec l'aide surtout de Celui qui les inspira, nous tirerons de ces pauvres restes une connaissance de la pensée du Christ, et du Christ lui-même, supérieure à l'intelligence qu'en reçurent jadis la plupart de ceux qui le virent et l'entendirent personnellement. « Ce travail même, a dit Le Camus, que l'on dépense à bien faire entendre tout le sens d'une parole du Seigneur, est peut-être celui qui contribue le plus à mettre en lumière son incomparable personnalité » (*La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, préface de la première édition, 1883).

Notre inventaire des reliques comprendra trois parties. Dans la première, nous compterons le petit nombre des paroles que l'Écriture a sauvées; dans la deuxième, nous mesurerons l'intégrité verbale des paroles écrites; dans la troisième, nous évaluerons l'intégrité réelle, ce qui reste accessible de ce com-

plément naturel dont nous avons déjà entretenu les lecteurs de cette Revue (décembre 1935).

I. Les paroles écrites.

Laissons de côté les *agrapha* (voir Jacquier, *La Parole de Dieu*, pp. 62-82). Pour les reliques de paroles divines, nous exigeons une garantie inconstestable d'authenticité : le sceau de l'Esprit et le contreseing de l'Église.

Nous ne sortirons pas du dépôt des quatre évangiles canoniques. Joignons-y seulement le début des Actes (I, 1-8) et la belle sentence que saint Paul d'abord, saint Luc ensuite nous ont conservée : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » (*Act.* XX, 35). Les autres citations, explicites (1 *Cor.* VII, 10; XI, 24, 25; 1 *Thess.* IV, 9; 1 *Tim.* I, 15; 1 *Jn.* I, 5; III, 11, etc.) ou implicites (celles-ci, évidemment, autant qu'on les peut déceler) ne nous apportent rien de neuf.

Dans les évangiles mêmes, nous négligerons les citations implicites, c'est-à-dire les récits, comme celui de la *Tentation* (*Mt.* IV, 1-11; *Lc.* IV, 1-13), dont la source remonte vraisemblablement à Jésus en personne. En revanche, nous ne ferons aucune distinction entre style direct et style indirect. Ce dernier est d'ailleurs exceptionnel.

Dans ces conditions, voici, pour chaque évangile (le début des Actes joint à l'évangile de saint Luc), en face du nombre total des versets, d'abord : le nombre de versets *remplis* par les paroles du Seigneur (les fractions de versets étant additionnées); ensuite : le pourcentage équivalent au nombre susdit; enfin : le pourcentage encore, mais cette fois sur la somme globale (1724 versets) des paroles du Christ conservées dans les quatre évangiles.

Mt.	1070	594	55 %	34,5 %
Mc.	677	244	36 %	14 %
Lc.	1159	526	45 %	30,5 %
Jn.	879	360	41 %	21 %
	3785	1724	45,5 %	

Les 1724 versets *pleins*, à quoi se mesure l'étendue de notre avoir, renferment incontestablement de nombreuses redites. Sans nier qu'il arrive au Christ de se répéter (voir plus loin), force est d'imputer la plupart de ces redites, non seulement à la pluralité des écrivains (le parallélisme des synoptiques saute aux yeux en beaucoup d'endroits), mais encore à la diversité des sources utilisées par chacun d'eux (on note généralement quatorze *doublets* en saint Matthieu, sept en saint Luc, un seul en saint Marc). En chiffres ronds, *Mt.* présenterait la valeur de 580 versets, à quoi il faut ajouter les 50 versets de *Mc.* qui ne se trouvent pas en *Mt.*, les 200 versets propres à *Lc.* et les 350 propres à *Jn.* : en somme, moins de 1200 versets pleins.

De ces 1200 versets, un seul intéresse la vie cachée; un peu plus de trente, la vie glorieuse; le reste, la vie publique, surtout la dernière semaine (400 versets).

Essayons maintenant de dénombrer, en respectant les blocs de saint Matthieu et en bloquant nous-même les éléments de dialogues, les pièces du reliquaire évangélique.

Deux reliques insignes : l'entretien après la Cène avec la prière sacerdotale (135 ℣℣); le discours sur la montagne (107 ℣℣.).

Une dizaine de pièces de 25 à 50 versets : les instructions aux Apôtres (*Mt.* X), le discours sur le Pain du ciel (*Jn.* VI), les controverses avec les Juifs de Jérusalem (*Jn.* V, VIII), les grandes paraboles (*Mt.* XIII, XXV; *Lc.* XV), les leçons sur la fraternité chrétienne (*Mt.* XVIII), les reproches aux Scribes et aux Pharisiens (*Mt.* XXIII), le discours eschatologique (*Mt.* XXIV).

Une bonne douzaine de pièces supérieures à dix versets et, pour clore notre énumération, deux cents pièces environ, aux trois quarts inférieures à cinq versets. Ce sont les moindres paraboles (grandes et petites font ensemble plus de 300 ℣℣.), les sentences et les proverbes, toutes les paroles occasionnelles : citations de l'Écriture et commentaires; avis, courtes exhortations; éclaircissements, justifications, réfutations, ripostes; ordres et défenses, promesses et menaces, bénédictions

bord du lac (*Mc.* II, 13; IV, 1, etc.), au flanc des monts (*Mt.* V, 1), par les chemins (*Lc.* VIII, 1; XIII, 22, etc.), jusque dans les déserts, où les foules le poursuivaient (*Mc.* I, 45, etc.). Quand le peuple le laissait respirer, les disciples le harcelaient de questions (*Mc.* IV, 10, etc.), ou bien c'était lui qui les prévenait et leur expliquait tout (*Mc.* IV, 34, etc.). Que d'entretiens privés il dut accorder, comme à Nicodème (*Jn.* III), ou provoquer, comme pour la Samaritaine (*Jn.* IV)! Lui qui ne refusa point de discuter souvent avec des adversaires discourtois (*Lc.* XI, 53), accepta plus souvent encore de parler aux publicains comme Zachée (*Lc.* XIX, 6), aux pécheresses comme Madeleine (*Lc.* VII, 37). Peut-on douter qu'il ait pris plaisir à converser plus d'une fois avec les tout petits (*Mc.* X, 16)? De tout cela, l'Évangile a conservé quelque chose, si peu de chose!

Pourtant, aux approches de la fin, la proportion s'améliore très sensiblement. Les quatre cents versets des derniers jours peuvent facilement représenter cinq à dix mots pour cent; les cent soixante-cinq de la dernière soirée, près de quatre-vingts pour cent. Des rares paroles prononcées le jour de la mort, de celles-là du moins qui tombèrent une à une de la croix, nous possédons peut-être la totalité.

On a dit, pour adoucir les regrets en réduisant les pertes, que Notre-Seigneur a dû se répéter bien des fois, d'autant plus que, parcourant villes et villages (*Mc.* I, 38, 39), il renouvelait fréquemment son auditoire. Il y a, en effet, des prédicateurs qui mettent à profit ce renouvellement-là pour se dispenser de l'autre : nous n'affirmons pas que le Christ leur ait donné l'exemple. Bien différent des Scribes, pour qui l'enseignement n'était que l'inlassable répétition des mêmes formules, le bon Maître tirait de son fond inépuisable des variations continuelles, les adaptant, avec une souplesse admirable, aux exigences de ses auditeurs du moment. Il lui est arrivé, sans doute, de répéter ce qu'il venait de dire (1), ou

(1) *Mt.* IX, 5; XVI, 11; *Mc.*, X, 23, 24; *Lc.* XXIV, 44; *Jn.* I, 50; III, 7; IV, 10; VI, 36, 66; VIII, 24; X, 36; XI, 40; XIII, 33; XIV, 28; XV, 20; XVI, 19; XVIII, 8.

d'user de refrains (1), de réitérer une question (*Jn.* XXI, 15-17), une prière (*Mt.* XXVI, 44), une sentence en termes à peu près identiques (surtout en *Jn.* VI), mais ces redites inévitables ne furent point proportionnellement plus nombreuses dans la part inédite que dans la part éditée des divines paroles.

Pour la quantité donc, ce que nous possédons n'est presque rien en comparaison de ce que nous aurions, si un habile sténographe avait recueilli toutes les paroles tombées des lèvres divines. Mais, quand Jésus parlait, pouvait-on songer à autre chose qu'à l'écouter? Ce fut seulement après sa disparition que ses auditeurs prirent soin de soustraire à l'oubli fatal le trésor le plus précieux de la mémoire humaine. Encore n'avons-nous le témoignage que de ceux-là qui furent poussés par Dieu même à écrire leurs souvenirs ou la tradition courante. Il leur était impossible de tout dire (*Jn.* XXI, 25) et d'ailleurs l'Esprit leur imposait son choix. La mesure voulue par Dieu est la meilleure à coup sûr, et qui peut se flatter d'avoir épuisé les richesses de l'Évangile?

II. L'INTÉGRITÉ VERBALE.

Nous n'avons plus que des copies assez lointaines des autographes de Matthieu, Marc, Luc et Jean. Néanmoins les éditions les plus récentes ne laissent pas grand'chose à désirer. Il ne sera point ici question de la restitution des textes évangéliques.

Ces textes, à part quelques mots (*Mc.* V, 41; VII, 34; XV, 34), ne rendent pas les sons articulés par Jésus-Christ. Nous ne songeons pas (et pour cause) à remettre en araméen le grec des écrivains inspirés. L'avantage serait mince dans la plupart des cas. En *Mc.* XV, 34, les sons originaux expliquent seuls l'odieuse plaisanterie des assistants; ailleurs, le recours à la langue de Jésus, facilité par la servilité de la traduction, ferait davantage saillir les sous-entendus, estomperait heureusement les explétifs,

(1) *Mt.* V, 21, 27, 31, 33, 38, 43; VI, 2, 5, 16; 4, 6, 18; XI, 7, 8, 9; 15, etc. *Mc.* IX, 43, 45, 47; *Lc.* XIII, 3, 5; 23, 27; XV, 7, 10, etc.

donnerait la clef des locutions toutes faites. A notre humble avis, les efforts qu'on a tentés dans ce sens (1) n'ont pas toujours produit la transfiguration souhaitée. Les aramaïsmes ne sont pas les seuls responsables de l'obscurité du grec évangélique. Sans parler des idiotismes moins localisés (2), le style oral surtout présente des tours de phrase et des façons de dire dont le secret se perd avec le changement de milieu. Il est extrêmement rare que la traduction se rapproche du commentaire, comme c'est le cas en *Mt.* V, 3 : « Heureux les pauvres *en esprit* » (cfr *Lc.* VI, 20). Aussi bien une paraphrase habituelle nous aurait-elle privés de cet accent inimitable qu'on s'accorde à reconnaître aux *logia* authentiques. Elle-même, avec le temps, eût perdu beaucoup de sa valeur. Somme toute, par conséquent, nous n'avons guère à nous plaindre et nous pouvons hardiment signaler le revers de la médaille.

Car la médaille, la fidélité verbale de la traduction, a son revers inévitable. Les exégètes s'en accommodent, comme les médecins des maladies, aussi longtemps qu'ils s'en rendent maîtres. Mais aujourd'hui encore les « croix des interprètes » stigmatisent trop souvent le texte sacré.

Voici d'abord une liste alphabétique (bien incomplète) de termes grecs dont l'ambiguïté semble irrémédiable :

ἄνωθεν (*Jn*, III, 3) = de nouveau, d'en haut ?
ἄρτι (*Jn.* XIII, 33) = maintenant, dès ce moment ?
ἀρχήν (τὴν) (*Jn.* VIII, 25) = dès le début, absolument, etc. ?
γενεά (*Mt.* XXIV, 34) = race, engeance, génération ?
ἐν ὑμῖν (*Jn.* XII, 35) = en vous, parmi vous ?
ἐντὸς ὑμῶν (*Lc.* XVII, 21) = dans votre cœur, à votre portée ?
ἐπιούσιος (*Mt.* VI, 11) = du jour qui vient, nécessaire à la vie ?

(1) Voir JOÜON, *L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, compte tenu du substrat sémitique*, Beauchesne, 1930.

(2) Comme en *Lc.* VI, 9 : « Est-il permis les jours de sabbat de faire du bien *ou du mal*, de sauver une vie ou *de la perdre* ». Peut-être aussi en *Jn.* XIX, 10 : « Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te mettre en liberté *et que j'ai le pouvoir de te mettre en croix* ? » Ainsi Salluste écrit : « Avaritia... neque copia *neque inopia* minuitur » (Voir P. Thomas, *Revue de l'Instruction publique*, tome 33, p. 2).

ἐπιτρέψας (*Lc.* XXII, 32) = une fois converti, à ton tour ?
λαλῶ (*Jn.* VIII, 25) = dire, parler ?
λύω (*Mt.* V, 19) = déclarer nul, enfreindre ?
μετεωρίζω (*Lc.* XII, 29) = être ballotté, viser trop haut ?
ὅτι (*Lc.* VII, 47; *Jn.* V, 39; XIV, 2) = parce que, puisque ?
πληρῶ (*Mt.* V, 17) = achever, réaliser ?
πονηρός (-όν) (*Mt.* V, 37, 39; VI, 13; *Jn.* XVII, 15) = mal, malin ?
σώζω (*Mc.* XIII, 20) = sauver corporellement, spirituellement ?

Ensuite, quelques équivoques de grammaire :

A quoi se rapporte le pronom en *Mt.* X, 18; XXIII, 36; XXIV, 34; XXVI, 50; *Lc.* XXIII, 34; *Jn.* III, 11; VII, 22, 38; VIII, 44; XIII, 7; XIX, 11 ?

Quel est le cas en *Mt.* IX, 16; XV, 5 ? la fonction en *Mt.* X, 18; *Jn.* XIV, 16 ? le génitif (subjectif ou objectif) en *Jn.* XV, 9 ?

Quel est le mode en *Mt.* XXIV, 43; *Jn.* V, 39; XIV, 1, 7 ?

A quoi revient le complément en *Lc.* X, 18 ? la négation en *Mt.* VII, 21 ? l'interrogation en *Mt.* XIX, 17 (pourquoi m'interroges-tu *moi*... ou bien : ...*sur ce qui est bon*) ? la conjonction en *Mc.* II, 28; *Jn.* VII, 22; XVI, 16 ?

Quel est le sujet sous-entendu en *Mt.* V, 17; XXIV, 33 ? le second terme de la comparaison en *Jn.* XIX, 11 ? la proposition principale en *Jn.* VI, 62 ?

Enfin, les locutions énigmatiques :

Que signifient au juste dans la pensée des contemporains : le Règne de Dieu, le Fils de l'homme, le Jour du Seigneur, le signe de Jonas, les portes de l'enfer, le centuple promis, la consommation (*Mt.* X, 22; XXIV, 13), la grande tribulation (*Mt.* XXIV, 21), etc. ?

Comment traduire : ἀπέχει (*Mc.* XIV, 41), ἑνὸς δέ ἐστιν χρεία (*Lc.* X, 42), ἕως τούτου (*Lc.* XXII, 51), τί ἐμοὶ καὶ σοί (*Jn.* II, 4), μή μου ἅπτου (*Jn.* XX, 17), etc ?

Encore une fois il serait regrettable que toutes ces belles locutions eussent été transposées en paraphrases banales, ayant cours dans tous les pays et dans tous les temps, mais l'intégrité verbale est une perle qu'il faut parfois payer cher.

Si le mot à mot de la version grecque a peu modifié l'aspect original des paroles du Christ, il n'en va pas de même de la composition littéraire, surtout en saint Matthieu. Ainsi le Seigneur était trop habile orateur pour prononcer en moins d'une demi-heure un sermon aussi massif que le *Discours sur la montagne* (*Mt.* V, VI, VII). Ce discours n'en est pas moins un magnifique spécimen, non point sans doute de son talent oratoire, mais de la nouveauté de son enseignement.

Les juxtapositions judicieuses de fragments analogues ne réduisent en somme que le nombre des pièces; les abrégés, au contraire, et les condensés, s'ils laissent le nombre intact, amoindrissent la valeur des reliques. Ne serait-ce pas déprécier les discours ou les entretiens de Jésus que de prendre pour des relations *in extenso* des sommaires ou des comptes rendus analytiques ? Le style direct ne prouve rien pour la reproduction entière des paroles, et le style indirect ne fournit pas la preuve du contraire. Il est sans doute des formules qui ne peuvent faire illusion (1), et il arrive que la confrontation des parallèles dénonce les lacunes (2), mais habituellement, seule la vraisemblance psychologique nous armera contre une déception. C'est l'argument d'analogie qu'on ne maniera pas sans précaution. Contentons-nous d'observations élémentaires.

Nous ne possédons dans son intégrité aucun discours du Christ, aucun entretien tant soit peu étendu. Pour ne point parler des blocs de saint Matthieu (V-VII, X, XIII, XVIII, XXIII, XXIV-XXV), les dialogues et les controverses notés

(1) Le texte porte parfois simple mention d'une parole (*Mc.* I, 39; X, 1; *Lc.* II, 47; X, 39; *Jn.* IV, 41), ou indique seulement l'objet en général (*Mt.* IV, 17; IX, 35; *Mc.* I, 14, 15; *Lc.* VIII, 1; IX, 11; XXIV, 27).

Le style de « condensation » se dénonce aussi par l'uniformité du ton qui règne, par exemple, d'un bout à l'autre de l'évangile de saint Jean (Voir LEVESQUE, *Nos quatre évangiles*, 1917, pp. 266, 267).

(2) Voir R. PAUTREL, *Des abréviations subies par quelques sentences de Jésus dans la rédaction synoptique* dans *Recherches de Sc. relig.*, 1934, pp. 344-365.

Comparez aussi *Mt.* XIII, 57 (*Mc.* VI, 4) avec *Lc.* IV, 23-27; *Mc.* VI, 8-11 avec *Mt.* X, 5-15; *Mc.* VIII, 12 avec *Mt.* XVI, 2-4; *Lc.* XVII, 3, 4 avec *Mt.* XVIII, 15-22; *Lc.* XVI, 18 avec *Mt.* XIX, 4-12 (*Mc.* X, 3-12); *Mc.* XII, 38-40 avec *Mt.* XXIII; *Mt.* XXVII, 11 avec *Jn.* XVIII, 34-37.

par saint Jean, à part le *Discours après la Cène*, ne sont que des sommaires. Qui pourrait s'imaginer que l'entretien avec Nicodème (*Jn.* III) n'a point duré plus de deux minutes; que, tout vivant qu'il est, le dialogue de Jésus et de la Samaritaine, est rendu *in extenso* (voir *Jn.* IV, 29); que les discussions avec les Juifs obstinés sont reproduites par le menu (*Jn.* V-VIII, X, XII)? Certes, Jean s'est appliqué à ne rien oublier des suprêmes recommandations du Sauveur (XIII-XVII), mais son silence sur l'institution de l'Eucharistie montre bien que son témoignage n'est point complet. Peut-être même a-t-il voulu condenser en un seul entretien particulièrement émouvant des propos tenus à d'autres moments, par exemple le jour de l'Ascension. Il faut donc nous résigner à ne saisir jamais une *suite* considérable de divines paroles.

Ces petits touts que sont les paraboles seront-ils au-dessus de tout soupçon, tant d'élargissement que de rétrécissement? On voudrait croire que les vingt-deux versets de l'*Enfant prodigue* (*Lc.* XV, 11-32) donnent exactement la longueur du récit primitif. Ceux-là l'admettront difficilement, qui n'hésitent point à identifier deux paraboles aussi distinctes apparemment que les *Mines* et les *Talents* (*Lc.* XIX; *Mt.* XXV). Quant aux petites paraboles, on peut se demander si ce sont des ébauches que le Maître n'a pas achevées, ou des résidus de souvenirs, ou encore des comparaisons brèves mettant le point final à une discussion (voir Willam, *Vie de Jésus*, trad. fr. 1934, p. 182).

Ces problèmes d'intégrité verbale ont plus d'importance qu'il ne paraît d'abord. Si la vocation des Douze, et spécialement de Philippe (*Jn.* I, 43) et de Matthieu (*Mt.* IX, 9), tient tout entière dans un laconique « Suis-moi », force est de supposer une grâce extraordinaire, voisine du miracle, pour expliquer la prompte obéissance des appelés ou des élus. Si le signe du temple (*Jn.* II, 19) et le signe de Jonas (*Mt.* XII, 39, 40; *Lc.* XI, 29, 30) ont eu dans la réalité l'extrême concision que leur donnent les textes, les auditeurs de Jésus ne devaient pas être moins embarrassés que les commentateurs modernes (1).

(1) On dira qu'en effet les Juifs n'ont pas compris le signe du temple

Ces derniers, pensons-nous, trouveraient moins naturelle l'inintelligence de Marie et Joseph, rapportée à l'explication que Jésus leur dispense bénignement, s'ils possédaient comme eux la totalité de l'explication (*Lc.* II, 49). Et si les prédicateurs abusent de la scène du Jugement dernier en *Mt.* XXV, 31-46, s'ils ont l'air de croire que les œuvres de miséricorde feront seules les frais de la grande reddition de comptes, n'est-ce point qu'ils la lisent hors de son contexte primitif et qu'ils n'y voient point la conclusion probable d'un discours sur la charité (voir Levesque, *Nos quatre évangiles*, 1917, p. 299)?

III. L'INTÉGRITÉ RÉELLE.

C'est ici surtout qu'il sera question de « restes » ou, pour employer un terme plus digne, de « reliques ».

Immense, en effet, l'abîme qui sépare les textes que nous possédons, tout inspirés qu'ils sont, des vivantes paroles du Verbe fait chair. D'une part, une suite de petits dessins capricieux, lettre morte aussi longtemps qu'une lecture intelligente n'en tire les sons d'abord, et puis les images et les pensées; d'autre part, des signes conventionnels aussi sans doute, qui, pour être d'emblée sonores, ne diffèrent point de l'écriture, mais animés des mille nuances de la voix, mais enrichis de toutes les ressources de l'art oratoire, mais situés dans le milieu temporel, local et personnel, où ils prennent tout leur sens, mais chargés de grâces et de puissance, à un degré que le texte inspiré lui-même ne peut atteindre habituellement. Oui, l'abîme est immense : il n'est pas pour autant toujours infranchissable. Le lecteur des évangiles, nous l'avons noté dès le début, est parfois, souvent même, plus capable d'arriver à la pensée de Jésus que les Juifs contemporains de la parole. Dans quelles

(*Jn.* II, 20), mais, à moins d'imputer à Notre-Seigneur la responsabilité du quiproquo, on doit conjecturer que le texte évangélique ne relate point *in extenso* la prédiction voilée de la résurrection. D'ailleurs, il est bien possible que les auditeurs malveillants aient feint d'appliquer au temple de pierre ce que Jésus affirmait de son Corps sacré (*Jn.* II, 21).

limites cela peut se faire, et à quelles *conditions*, voilà ce qu'il nous faut maintenant examiner.

1° *Les limites de la reviviscence.*

Les possibilités du lecteur des évangiles dépendent et de la quantité des restes (de la richesse du texte) et de la destination des paroles vivantes. Tous les textes ne sont pas également expressifs, toutes les paroles ne sont pas également saisissables. Nous supposons, bien entendu, les conditions réalisées, dont nous traiterons plus loin (science et foi).

1. *Textes inégalement expressifs.*

Il faut se rappeler ici ce que nous avons dit plus haut de l'intégrité verbale, mais il convient de compléter ce chapitre à peine ébauché. En effet, à cause précisément de l'intégrité verbale ou de la fidélité de la traduction grecque, les textes évangéliques ne remédient généralement pas à la perte du complément naturel des mots. Le style des paroles est resté oral, lacuneux par conséquent, et le contexte littéral n'y joint pas beaucoup d'éclaircissements.

Nous avons déjà traité ce sujet, mais nous sommes loin de l'avoir épuisé. On voudra bien nous excuser d'y revenir.

Nous dirons bientôt un mot des efforts des exégètes et de leurs succès relatifs : marquons ici les limites qui s'imposent à leurs ambitions.

On aura beau pénétrer à fond la nature du grec évangélique, tenir compte à bon escient du « substrat sémitique », exhumer de plus en plus la civilisation contemporaine de Jésus : plus on approfondira les rapports de la pensée et du langage (ce par quoi on aurait bien dû commencer), plus aussi on se persuadera que, passé une certaine limite, le progrès devient surtout négatif, c'est-à-dire qu'il consiste à mettre en doute ce qu'on tenait jusque là pour certain.

Il suffit de consulter les commentaires les plus savants pour s'assurer de la vérité de notre paradoxe. Plus un texte est confronté avec des sens possibles, plus manifeste apparaît sa radicale impuissance à écarter les rivales de l'interprétation reçue. Celui-là seul s'en étonnera qui prend naïvement le

langage, le langage écrit surtout, pour l'équivalent de la pensée. Lire, c'est deviner, c'est ajouter au texte les précisions qui lui manquent fatalement. Quand nous lisons un texte contemporain, nous ajoutons inconsciemment, et presque toujours infailliblement, tant nous sont présents le génie de la langue et le complément naturel des mots. Mais, au fur et à mesure que le texte s'éloigne dans le temps ou l'espace, il ne perd pas seulement sa valeur expressive, il se charge d'un accompagnement d'images et d'idées qui en fausse plus ou moins la signification authentique. La science, qui a fait revivre les palimpsestes, parviendra-t-elle jamais à entendre, sous les sens adventices, *tout* le vrai sens original? L'accord se fera sans doute entre quelques autorités, pour quelques textes, provisoirement, mais jamais, croyons-nous, l'exégèse savante ne finira son travail de Pénélope.

Saurons-nous jamais avec certitude à quel prodige le Christ renvoie ses auditeurs, quand il leur annonce qu'ils verront le ciel ouvert et les Anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme (*Jn.* I, 51); si la prédiction de *Mt.* X, 23 vise le retour glorieux du Sauveur; si les quelques-uns qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Règne (*Mt.* XVI, 28) sont des privilégiés, admis à contempler par exception de leur vivant un spectacle normalement différé jusqu'après la mort, ou bien tout simplement ceux des assistants qui vivront plus longtemps que les autres; si la γενεά qui ne passera point que tout cela n'arrive (*Mt.* XXIV, 34) est la race immortelle des Juifs ou la génération contemporaine de Jésus, etc., etc?

Mais le doute ne portera pas seulement sur ces énigmes en quelque sorte consacrées, sur ces malheureux textes tant de fois mis à la question, et dont apparemment il n'y a plus rien à tirer, il envahira progressivement la région des interprétations indiscutées, et qu'on tenait de ce chef pour indiscutables. Il envahira, disons-nous, parce que nous songeons à la généralité des lecteurs, mais, s'il s'agit des exégètes de profession, le fait est depuis longtemps accompli. Y a-t-il beaucoup de paroles du Christ sur le sens et la portée desquelles tous les commen-

tateurs soient tombés d'accord ? On a fait un petit livre des contresens bibliques des prédicateurs : on ferait aisément un gros volume des variations, pour ne point parler ici de contresens, des exégètes les plus fameux. Que d'interprétations diverses, sinon opposées, n'a-t-on pas proposées du même petit texte ! Qui voudrait les dénombrer serait sûr d'en laisser pas mal de côté. Si nous en croyons un vieux théologien que cite le R. P. Lebreton (*La Vie et l'Enseignement de Notre-Seigneur*, 1931, p. 259 du tome II), les protestants avaient inventé à cette date (1577) deux cents interprétations différentes de la formule eucharistique. Heureusement l'oubli neutralise en somme l'ingéniosité des commentateurs.

Il est un point sur quoi les textes sont particulièrement taciturnes et où, par conséquent, les conjectures ont beau jeu. Il s'agit des intentions qui donnent aux paroles leur véritable ou du moins leur pleine signification. Il arrive, sans doute, que Notre-Seigneur lui-même nous dise pourquoi il a prononcé telle parole (1), ou que l'évangéliste se charge de nous instruire là-dessus (2); il arrive plus souvent que l'intention se dégage naturellement de l'exposition des faits (3), mais très souvent aussi nous n'avons plus tous les éléments d'information que les auditeurs immédiats puisaient aisément dans le milieu matériel ou l'atmosphère spirituelle. Sans le regard

(1) C'est le cas pour la raison du langage parabolique (*Mt.* XIII, 11 et par.). Voir aussi *Jn.* VI, 66 (c'est pourquoi je vous ai dit); V, 34 (je dis cela afin que vous soyez sauvés); XI, 42 (j'ai dit cela à cause de la foule); XIII, 19; XIV, 29; XVI, 1, 4, 33 (raison des prédictions). Jésus rend également compte de son silence (*Jn.* XVI, 12; *Lc.* XXII, 67).

(2) Saint Marc (VII, 19) : « Il déclarait ainsi purs tous les aliments ». Saint Luc prend habituellement soin de marquer la pointe des paraboles (XV, 3; XVIII, 1, 9; XIX, 11). Saint Jean précise le sens d'une question (VI, 6), d'une promesse (VII, 39), d'une prédiction (XII, 33; XXI, 19), d'une restriction (XIII, 11). L'explication de l'évangéliste fait parfois difficulté, comme en *Jn.* XVIII, 9.

(3) En *Mc.*, III, 3, par exemple, l'intention de l'invitation : « Mets-toi là, au milieu » est assez claire. Pareillement, en *Mc.* V, 36 et en *Lc.* VII, 13, le mot d'encouragement à Jaïre ou à la veuve de Naïm. On pourrait citer d'autres exemples, mais il faudrait y regarder à deux fois avant de les multiplier.

de Jésus, jeté intentionnellement sur les Onze restés à l'écart (*Mc.* VIII, 33), nous ne devinerions peut-être pas que la réprimande : « Arrière Satan » vise tout le collège apostolique, dont Pierre, à son habitude, vient de se faire l'interprète. La connaissance que Marie avait de son divin Fils lui fit recueillir un encouragement là où le texte ne présente qu'un refus assez sec (*Jn.* II, 4). Sans imaginer l'index du Sauveur dirigé sur sa poitrine, nous pensons qu'on trouvait dans son attitude ou son regard de quoi rapporter à lui-même ce qu'il disait du temple (*Jn.* II, 19). Les Disciples étaient évidemment mieux placés que nous pour décider de la nature du logion : « Ne dites-vous pas : Encore quatre mois, et ce sera la moisson ? » (*Jn.* IV, 35). Ils comprenaient mieux, dans le concret, la raison du silence imposé aux miraculés (*Mc.* I, 44, etc.). Le surnom de Boanergès (*Mc.* III, 17) n'était point un mystère pour Jacques et Jean. L'accent révélait aux auditeurs si l'incise : « Hors le cas d'infidélité » (*Mt.* V, 32) prétendait restreindre ou renforcer l'interdiction du divorce. Pour les Douze, qui partageaient les dangers du Maître, le petit mot : « Passons à l'autre bord » (*Mc.* IV, 35) sonnait peut-être comme un cri d'alarme, ou bien, pour des pêcheurs avertis de la tempête menaçante, comme l'annonce d'une épreuve. Marthe n'était point réduite comme nous à conjecturer le sens de « l'unique nécessaire » (*Lc.* X, 42). La réponse de Jésus aux émissaires d'Hérode : « Il ne convient pas qu'un prophète meure hors de Jérusalem » (*Lc.* XIII, 33) marque-t-elle l'intention de changer de lieu ou de rester en place ? Les Pharisiens n'avaient pas à chercher comme nous si la parole est à situer ou non dans la ville sainte. Ces exemples suffisent amplement à illustrer l'impuissance des textes que nous possédons à faire revivre toute la pensée du Christ. Mais, fussent-ils armés d'un commentaire aussi complet qu'autorisé, toutes les paroles ne seraient pas du coup également saisissables, comme nous allons le montrer.

2. *Paroles inégalement saisissables.*

Pour saisir dans son intégrité réelle une parole du Christ, il ne suffit point de la recevoir impassiblement dans l'intelli-

gence, il faut qu'elle produise dans toute l'âme, et parfois dans le corps même, *tout* l'effet voulu par son Auteur. Cela ne va pas, on le devine, hors certaines conditions que nous examinerons tout à l'heure, mais encore cela ne va que dans certaines *limites* qu'il importe d'abord de préciser.

Les bornes de la reviviscence totale ne viennent point, comme ci-dessus pour la reviviscence purement intellectuelle, de la pauvreté des textes; elles procèdent uniquement (dans les meilleures conditions, s'entend) de la libre volonté de Jésus ou de la destination gratuite de ses paroles. C'est en vain que nous voudrions nous faire adresser les commandements miraculeux qui guérissaient les malades et ressuscitaient les morts. Ces paroles (Talitha cumi, Ephphetha) ne ressemblent aucunement, faut-il le dire, aux formules cabalistiques. A la différence des paroles sacramentelles qui n'ont rien perdu de leur efficacité première, les ordres de thaumaturge ne valent jamais que pour une fois. C'est pourquoi, d'ailleurs, ils sont loin de signifier toujours ce qu'ils opèrent, leur vertu dépendant de l'intention et non des mots. « Étends ta main » (*Mc.* III, 5), et la main redevient saine. « Puisez maintenant » (*Jn.* II, 8), et c'est du vin que les serviteurs tirent des outres remplies d'eau un instant auparavant. Nous aurions omis le cas des paroles miraculeuses, truisme pour nous, chrétiens déshabitués de la magie, s'il n'amorçait bien d'autres cas, pour lesquels nous redoutions un peu l'écueil du paradoxe.

On comprend sans peine que Notre-Seigneur ait limité à tel individu ou à telles circonstances historiques l'influx miraculeux de sa parole; on se rend parfaitement compte que, dans le cas du miracle, la parole fait corps indissolublement avec sa destination première; on a peine à comprendre qu'il en soit de même pour d'autres paroles. Et pourtant tout dépend de la volonté du Maître. Si les formules sacramentelles sont encore en vigueur, c'est que telle fut, nous le savons par la Sainte Église, l'intention de Celui qui les institua. Si les Béatitudes, par exemple, ne reçoivent aucune limite de l'espace et du temps, c'est que la volonté du Sauveur, nul n'en douta jamais,

est de leur donner une valeur universelle. Cette même volonté se laisse établir avec certitude pour les commandements moraux, pour les conseils évangéliques, et le reste. A défaut de la tradition, le simple bon sens défendrait de penser autrement. Mais, à côté des paroles à portée universelle, il y a les paroles occasionnelles, dont les commandements miraculeux sont l'exemple le plus certain, mais non l'unique exemple.

Ces paroles occasionnelles fourmillent dans les récits évangéliques, et l'on pourrait se demander, leur efficacité périmée, pourquoi le Saint Esprit les fit écrire à l'usage des siècles. Mais d'abord, les récits, dont elles font partie, gardent, eux, leur valeur. C'est grâce à ces récits que nous pouvons, après dix-neuf siècles, nous représenter l'amabilité du Dieu fait homme et méditer les trésors de son Sacré-Cœur. Seulement, on voit la différence : quand nous laissons les paroles occasionnelles dans les récits, nous leur laissons également leur destination exclusivement première; nous ne songeons point à nous mettre à la place ou dans la peau, comme on dit vulgairement, de ceux à qui Jésus les adressa. Essayer la substitution, ce serait, sauf inspiration spéciale, lâcher la proie pour l'ombre, un profit réel pour un bénéfice imaginaire. Car, *d'une certaine façon*, même ces paroles occasionnelles sont adressées par le Maître à tous les lecteurs des évangiles. Il faut les prendre de cette facon-là, pas d'une autre.

Pas même les auditeurs immédiats du Christ ne pouvaient, tous également et de la même façon, recueillir les paroles de vie. C'est trop clair pour les mots à miracles; c'est aussi sûr pour quantité d'autres paroles. Notre-Seigneur n'a point attribué à toutes ses recommandations l'universalité qu'il confère formellement à l'impératif : Veillez (*Mc.* XIII, 37). Telle promesse parut si belle à Simon Pierre qu'il demande à Jésus s'il parle pour les Douze seulement ou bien pour tout le monde (*Lc.* XII, 41). Et le fait est qu'il est parfois difficile de trancher la question par les seules ressources du texte. On étend assez naturellement les promesses, on préfère restreindre les menaces ou les annonces de calamités. Le

Christ, connaissant notre nature, ne devait point notifier ce que nous trouverions tout seuls. Mais nous disions qu'il est bien des cas, où la parole ne peut s'appliquer *telle quelle* à tous les auditeurs, pas plus qu'aux futurs lecteurs.

Il n'est pas question d'une adaptation verbale (l'intégrité verbale n'a plus rien à faire ici). D'ailleurs, ce n'est pas toujours celui à qui la parole s'adresse grammaticalement, qui en est le principal bénéficiaire. Quand le Christ dit à Simon : « Tu vois cette femme ? etc. » (*Lc.* VII, 44), il n'attaque le Pharisien que pour défendre la pécheresse. L'intégrité réelle de sa parole comprend à la fois la part de l'un et de l'autre, mais, seule, la part de Simon est communicable aux autres Pharisiens. Celle-là même ne l'est que partiellement ou analogiquement. Et lorsque, dans une circonstance semblable, Jésus prend pareillement la défense de l'autre Marie (*Mc.* XIV, 6-9), le sens réel diffère énormément, selon que l'auditeur est Judas, les autres convives ou la sœur de Lazare. A l'adresse du traître, a-t-on fait remarquer (D. Delatte, cité par Durand), la parole revient à dire : « Si tu te crois le droit de me vendre, laisse à cette femme celui de m'embaumer ».

Les allusions n'ont de sens que pour les initiés (*Jn.* I, 48; XIII, 27), mais ne peut-il arriver que la même parole offre un sens multiple que se partagent inégalement les divers auditeurs ? Chacun apporte un complément qui lui est propre et, achevée différemment, la parole se ramifie en plusieurs sens. Le mot cher à nos cœurs : « Laissez venir à moi les petits enfants » (*Mc.* X, 14) n'était doux appel que pour les lointains auditeurs : pour les Douze, c'était une sévère réprimande. Les malédictions que Jésus lance aux Pharisiens en présence de la foule (*Mt.* XXIII) ne sonnent point pareillement à toutes les oreilles. Le mauvais larron n'a point perçu comme le bon la splendide promesse : « Aujourd'hui, avec moi, dans le paradis » (Lc. XXIII, 43). Parfois, Jésus fait lui-même le partage et il dit en deux fois ce qu'il eût pu dire en une : il dit d'abord à sa Mère : « Femme, voilà votre fils ». Ensuite, il dit au disciple « Voilà votre Mère » (*Jn.* XIX, 26, 27).

Il arrive encore que, pour le même auditeur, la parole change de sens avec les circonstances. C'est seulement après l'événement que les Apôtres ont saisi comme il fallait les prédictions de la passion et de la résurrection, et Simon n'a compris qu'après son reniement l'intention miséricordieuse de l'annonce qui le révoltait. Ainsi, même les divines paroles attendent pour fixer leur sens que l'auditeur l'ait enregistré. « Mon heure n'est pas venue » (*Jn.* II, 4) eût été un refus sans la foi de Marie, et la résolution « J'irai » (*Mt.* VIII, 7) se mue, chez le centurion, en germe d'une magnifique protestation, que la liturgie a éternisée, comme l'Écriture éternisa la mémoire du geste de Marie (*Mc.* XIV, 9). L'épisode de la Chananéenne illustre incomparablement la nécessité de la coopération de l'auditeur pour achever la réelle signification des paroles du Christ (*Mt.* XV, 22-28). Le silence opposé aux supplications de la pauvre femme, la double objection qui rappelle à la malheureuse son indignité et, lui déniant le droit de prendre part au festin, l'assimile aux « petits » chiens, toute cette stratégie ne prend son vrai sens qu'avec la victoire finale : « O femme, grande est ta foi! » En revanche, l'invitation conditionnelle à la foi des miracles : « Donnez-leur, vous, à manger » (*Mt.* XIV, 16) s'achève en ironie dans l'âme des Apôtres, et c'est uniquement dans les mains du Maître, non point dans les leurs, que les cinq pains vont se multiplier.

De notre foi à nous, lecteurs des évangiles, dépend aussi le sens des paroles de Jésus. Mais la foi ne suffit pas pour éviter les contresens : l'intelligence des textes requiert d'abord la science. Foi et science, telles sont les conditions normales de la *pleine* reviviscence (avec les restrictions que nous venons de noter).

2° *Les conditions de la reviviscence.*

1. *La science.*

Un *minimum* de science est absolument nécessaire. Pour le rendre moins rare, l'Esprit-Saint a poussé les évangélistes à écrire généralement en grec plutôt qu'en araméen. Le « Matthieu araméen » n'a d'ailleurs survécu que dans sa traduction

grecque. Pour la même raison, l'Église romaine a fait de la version latine son texte officiel. Toujours pour le même motif, la littérature des peuples s'ouvre par une version nouvelle et chaque époque voit surgir des paraphrases plus ou moins développées, des commentaires plus ou moins savants.

Dans les limites que nous avons dites, tant pour le complément naturel des mots que pour le génie de la langue, les progrès des sciences, linguistique et archéologie surtout, facilitent l'intelligence superficielle des divines paroles. Nous désespérons sans doute d'obtenir jamais l'équivalent du film parlant de la vie de Jésus et de ressusciter la mentalité des Juifs de ce temps reculé, mais nous pouvons tout au moins corriger les plus gros contresens, dissiper les ambiguïtés les plus troublantes. Avec le grand Maldonat, l'exégèse catholique s'est mise résolument à la recherche du sens littéral, et maintenant les conquêtes de l'herméneutique commencent à se vulgariser. Pour avoir quelque idée, tant de ce qui reste à faire que de ce qui a été fait, la traduction dite de Crampon, la plus connue des lecteurs français, offre, par la confrontation de ses éditions successives, un critère pas trop mauvais. D'une part, on n'y trouve plus aujourd'hui les contresens du début (1884, 1887); d'autre part, les tours sémitiques y déparent encore souvent l'élégance de la version (1).

C'est moins la traduction que le commentaire, qui profite du progrès des études bibliques. On ne saurait trop remercier le R. P. Lagrange, pour ne citer que le nom le plus honorablement connu, d'avoir mis à la portée de tous les lecteurs des évangiles la solution la plus plausible des principales difficultés. Qu'il nous suffise de renvoyer à cet excellent guide et, pour le

(1) Exemples de contresens dans les premières éditions : « Si quelqu'un veut t'obliger à faire mille pas avec lui, fais-en deux *autres* mille » (*Mt.* v, 41). — « Qui de vous, à force de soucis, pourrait ajouter une coudée à sa *taille* » (*Mt.* vi, 27) : ce truisme n'est guère dans la manière du Christ. — « Quiconque donnera seulement un verre d'eau *froide*... » (*Mt.* x, 42). — « Toute offrande que je fais à Dieu vous profitera » (*Mt.* xv, 5). — « Personne ne sait *qui* est le Fils » (*Lc.* x, 22). — « Je suis *le Principe*, moi qui vous parle » (*Jn.* viii, 25), etc. On voudrait lire dans les dernières éditions : en *Mc.*

reste, de noter cette réflexion qui paraîtra peut-être nouvelle à quelques-uns. La science du langage en général, ou de ses rapports avec la pensée, limitera, avons-nous dit plus haut, les ambitions des interprètes; nous devons ajouter ici que, dans les limites fatales, cette même science rendra les plus précieux services. *Savoir ce que parler veut dire* est, selon nous, la première obligation, le premier devoir d'état, pour l'exégète des paroles du Christ. Là-dessus, on consultera avec intérêt un article du P.Durand paru dans les *Études* en 1912 (tome 132, pp. 145-169) et reproduit dans les *Questions actuelles* au 21 décembre de la même année. « Pour qu'on lise l'Évangile » sans dommage, il faut tenir compte de bien autre chose que du substrat sémitique, il faut savoir dépister à propos les façons de parler, les figures de style (les hyperboles, et le reste), toutes sortes de pièges tendus à la simplicité du lecteur. Gratry avoue avoir été violemment tenté contre la foi pour avoir lu dans le discours eschatologique l'affirmation que les étoiles tomberaient du ciel (*La Crise de la foi*, 1re conférence, p. 51)! Les hérétiques, qui méprisent la tradition, ne peuvent guère éviter les pires contresens que par un scepticisme plus déplorable encore. Les paroles du Christ ne passeront point, mais il faut les entendre, et ce n'est pas toujours commode. L'assurance que le Fils de Dieu ne pouvait ni se tromper ni nous tromper ne suffit pas à nous donner la clef de certaines assertions déconcertantes. Quand la tradition est muette ou douteuse, l'esprit

VII, 19 : « En parlant ainsi il déclarait purs tous les aliments » au lieu de « ce qui purifie tous les aliments », préférable toutefois à la première traduction : « par un travail qui purifie tous les aliments! » En *Mt.* XXI, 3, on préférerait pareillement « Et il les renverra sans tarder » au lieu de « Et à l'instant on les laissera aller »; en *Mt.* XXIV, 51 : « Il le retranchera » au lieu de « Il le fera déchirer de coups »; en *Mt.* XXVI, 50 : « Avec ce que tu fais là! » plutôt que « Pourquoi es-tu ici? »; en *Mc.* IX, 22 : « Si tu peux, dis-tu? » au lieu de « Si vous pouvez croire »; en *Jn.* XX, 17 : « Ne me tiens pas ainsi » plutôt que « Ne me touchez point », etc.

Exemples de tours sémitiques (ou du moins étrangers à notre langue) : seront appelés (*Mt.* V, 9), tu haïras (*Mt.* V, 43; cfr *Lc.* XIV, 26), les fils du royaume (*Mt.* VIII, 12), sur les toits (*Mt.* X, 27), en mon nom (*Mt.* XVIII, 20), dire et ne point faire (*Mt.* XXIII, 3), entrer dans le travail (*Jn.* IV, 38), etc.

de finesse, qui n'est pas invariablement l'esprit scientifique, peut seul nous tirer d'embarras. Pour ne donner qu'un exemple, le problème tant agité naguère de la Parousie ou du Jour inconnu ne sort-il pas en ligne directe de l'inintelligence du langage? Sans faire nôtre l'interprétation homilétique, qui voit dans la soudaineté de l'avènement les surprises de la mort individuelle (ce serait, en effet, prêter au Seigneur un mot trop banal), nous ne pensons pas qu'il s'agisse uniquement de la fin du monde (ce serait prêter au Sauveur une recommandation trop hâtive). De quoi donc est-il question? Tout bonnement de la soudaineté que prend l'avènement, non point dans ses dehors sensibles (mort, fin du monde), mais dans sa réalité surnaturelle (apparition du Christ glorieux et jugement). Ainsi, ainsi seulement, la surprise se réalise infailliblement pour tous ceux qui ne veillent pas et ne savent point voir l'autre côté de la mort ou de la fin du monde.

Tant de prophéties déjà éclairées par l'événement, à défaut de l'esprit de finesse, auraient dû nous apprendre à lire le langage prophétique. Mais l'intelligence, hélas! n'est pas plus commune que la foi, et c'est parce qu'il y a si peu d'hommes intelligents que les vrais croyants sont tellement rares.

2. *La foi.*

Elle seule peut faire cueillir tout le fruit des moindres paroles d'un Dieu. Sans elle, quelle assurance avons-nous d'abord que les disciples n'ont pas altéré sans le vouloir les enseignements de leur Maître? Telle est la transcendance de la doctrine chrétienne, dira-t-on, qu'elle porte en soi la preuve de son origine surhumaine. Il est vrai que Jésus n'a pu être inventé; il ne suit pas de là qu'il n'ait pu être travesti tant soit peu. Mais le plus grand service que nous rende la foi, n'est point de nous garantir la fidélité de la transmission, c'est de nous assurer que le message transmis est certainement divin. Il est sans doute des paroles du Christ qui, venues d'une autre bouche, ne perdraient pas toute leur valeur, mais la plupart ne valent vraiment que par leur origine, et toutes, sans exception, tirent de là leur plus grand prix. Non seulement les Béatitudes et, en général, toutes

les promesses de Jésus, se ravaleraient au niveau méprisable des paradoxes philosophiques, n'était l'autorité infinie qui donne à ces déclarations le pouvoir de changer la face des choses ou le fond des cœurs; mais encore les moindres paroles occasionnelles, les mots les plus insignifiants en apparence, ne deviennent révélateurs du monde surnaturel que moyennant la foi en l'Incarnation. Ah! si les Apôtres avaient su leur bonheur (*Lc.* X, 23, 24), s'ils avaient dès le début pris devant leur Maître l'attitude de Thomas en l'octave de la résurrection (*Jn.* XX, 28), ils auraient compris alors pourquoi les amis de l'Époux ne pouvaient s'attrister tant que l'Époux restait avec eux (*Mt.* IX, 15). Quel retentissement n'auraient pas eu dans toute leur âme ces mots-là précisément qui manifestaient, par leur simplicité, la vertigineuse condescendance du Très-Haut. Nous savions d'avance que Dieu est capable de parler mieux que les plus sages et, quoi qu'il veuille nous dire en fait de sublimités, il n'étonnera point notre attente. Mais nous ne savions pas, avant d'avoir écouté Jésus, que Dieu était capable de prendre nos façons de parler et d'adopter jusqu'à nos formules de politesse (*Lc.* VII, 40 : « Simon, je puis te dire quelque chose ? » *Mc.* IX, 21 : « Il y a longtemps que *cela* lui arrive ? »).

Mais les Apôtres pouvaient-ils porter, sans une transformation précipitée, le poids de gloire d'un Dieu mis à nu ? Il fallait que ce Dieu, une fois dévoilé, s'en allât sensiblement et que l'éclat du Thabor fût tamisé dans le souvenir pour le transfigurer continuellement sans jeter les croyants par terre. Le grand privilège des Onze ne fut pas tant de voir, d'entendre et de toucher le Verbe fait chair; c'est surtout de l'*avoir* vu, entendu, touché, de façon à jouir, après la Pentecôte, de poignants souvenirs personnels, en partie seulement communicables (1 *Jn.* I, 1-4).

Sur le témoignage de ces privilégiés, nous sommes admis, les tard venus, à goûter les amabilités du Dieu fait homme par amour. La foi nous fera contempler, ce que les Douze n'ont point remarqué au moment même, l'infinie Charité se manifestant dans les moindres paroles, comme dans les moindres

gestes. Et, puisque, spirituellement, le Christ est toujours présent (*Mt.* XXVIII, 20), puisque c'est son Esprit qui dicta les évangiles, nous pouvons attendre avec confiance de leur lecture pieuse les grâces actuelles qui accompagnaient jadis les enseignements du Maître universel. Usant d'ailleurs de sa science infuse, le divin Semeur regardait bien au-delà des champs de Galilée et, pour lui faire rendre cent pour un, jetait sa graine au loin dans l'avenir (1).

Trop souvent les auditeurs immédiats et les Onze eux-mêmes, pour ne rien dire de Judas, ne comprenaient rien ou pas grand' chose aux plus belles paroles du Maître (2), si même ils ne s'en formalisaient (3). Nous devrions avoir à cœur de ménager en nos âmes la résurrection glorieuse de ces paroles méprisées au temps de leur naissance, et dont les reliques nous furent conservées précisément pour que nous les ressuscitions avec la grâce de Dieu.

Nous avons dit plus haut dans quelles limites cette résurrection était possible. Il importe maintenant de ne point rester en deçà. La foi suffit-elle en tout cas ? Oui, si l'on entend parler

(1) Sur cette expansion de la parole théandrique, on lira ou on relira avec intérêt le bel article du R. P. Levie : *Exégèse catholique, exégèse protestante* (*Nouv. Rev. Théol.*, 1926, tome 53, pp. 166-184).

(2) L'humilité de Pierre nous a valu bien des aveux (*Mc.* IV, 10, 13; VI, 52; VII, 17; VIII, 16-21). En saint Jean, les méprises des auditeurs sont notées avec une complaisance non dissimulée (*Jn.* III, 4, 9; IV, 9, 33; VI, 34, 52; VII, 35; VIII, 27, 33, 52, 57; X, 6; XI, 13, 24; XIV, 5, 8, 22; XVI, 17).

(3) Les scandales pharisaïques sont bien connus, ainsi que la stupeur qui accueillit chez beaucoup de disciples la promesse de l'Eucharistie (*Jn.* VI, 60). On sait aussi que les prédictions répétées de la passion laissèrent les Onze, sinon incrédules, du moins mal avertis de l'épreuve qui les attendait (*Lc.* IX, 45; XVIII, 31-34; XXIV, 25, 45). Ils espéraient si peu la résurrection tant de fois promise, que, non seulement l'échéance du troisième jour, succédant à la réalisation de la première partie de la prophétie, mais encore les témoignages des femmes ne parvinrent pas à leur ouvrir l'esprit.

Dans le cas des prophéties à longue échéance, les premiers auditeurs étaient bien excusables de ne point comprendre. Le complément de l'histoire pouvait, seul, illuminer les annonces déconcertantes de la fin du judaïsme (*Jn.* IV, 21, etc.), de l'universalité de l'Église (*Mt.* VIII, 11; *Jn.* X, 16, etc.), de l'indéfectibilité de la papauté (*Mt.* XVI, 18), du châtiment collectif des Juifs (*Lc.* XIII, 3, 5; XXIII, 29), de la ruine de Jérusalem à distinguer de la fin du monde (*Mt.* XXIV).

de la foi des miracles. Est-il une parole du Christ plus souvent répétée dans les évangiles que la promesse merveilleuse : « Tout ce que vous demanderez avec foi, vous l'obtiendrez », ou bien : « Qu'il vous soit fait selon votre foi », ou encore : « Tout est possible à celui qui croit », etc. ? Faite avec la foi des miracles, la lecture des évangiles est certainement capable de changer en paroles de vie les textes les plus desséchés. Pour les paroles à portée universelle, le pouvoir de la foi est sans limite. Combien d'affligés n'a point consolés l'appel de *Mt.* XI, 28-30 : « Venez à moi, vous *tous* qui êtes harcelés et chargés... »! Combien de croyants n'ont pas pleuré de gratitude en lisant l'intention de Jésus marchant à la mort : « Je ne prie pas pour eux (les Onze) seulement, mais aussi pour ceux qui, par leur prédication, croiront en moi, pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous » (*Jn.* XVII, 20-21)!

Pour les paroles à portée particulière ou individuelle, nous pouvons toujours en tirer une connaissance plus intime de Notre-Seigneur. Il en est que la piété catholique, sinon la tradition, nous permet de nous attribuer utilement. La plus connue et la plus certainement communicable est le legs que le Christ mourant fit de sa Mère à saint Jean : « Voilà ta Mère! » (*Jn.* XIX, 27). Il nous semble que, pour une part, pour la part principale, tous les chrétiens sont cohéritiers du disciple que Jésus aimait. La dévotion à Marie, à la Mère des douleurs, trouve ici un fondement scripturaire, ou mieux encore elle se rattache à la volonté formelle du Sauveur, à l'une de ses dernières volontés. On peut croire aussi que les adieux du Christ à ses Apôtres n'ont été relatés par le même disciple avec tant de chaleur communicative, qu'afin de nous rendre présents nous-mêmes au suprême entretien et nous faire bénéficier de la tendresse du Sacré-Cœur. Toujours est-il qu'au moment de la Prière sacerdotale nous sommes explicitement invités, comme on vient de le dire, à nous associer aux Onze. Comme eux d'ailleurs, ne sommes-nous pas admis au banquet eucharistique? A nous, prêtres, s'adresse, comme aux Apôtres, le **« Faites ceci en mémoire de moi »** (*Lc.* **XXII, 19).**

Les paroles mêmes de la consécration ne connaissent plus l'état de reliques. Elles n'expirent sur les lèvres d'un prêtre que pour renaître aussitôt sur les lèvres d'un prêtre et, volant ainsi de bouche en bouche, elles ne cessent d'opérer l'ineffable transsubstantiation qui sanctifia jadis le Cénacle de Jérusalem. Est-ce pour cela que le prêtre Jean ne les écrivit plus, mettant au point par son silence la relation de ses prédécesseurs ?

L'art de lire les textes évangéliques est de trouver pour chacun d'eux le complément de fait ou d'imagination qui les fait revivre davantage. Il est sûr, par exemple, que le quadruple récit de la Passion ne nous émeut jamais plus qu'aux jours anniversaires de la Semaine Sainte. Ce n'est pas sans raison que l'évangile de Jean, venu le dernier, mérita ainsi la place d'honneur du Vendredi Saint : il convenait que nous entendions, ce jour-là de préférence, le témoin oculaire de la divine tragédie.

CONCLUSION

Les textes évangéliques des paroles du Christ ne sont pas des restes quelconques : comme les saintes reliques, ils ont la capacité de ressusciter, non point une fois seulement et au dernier jour, mais, à la différence des autres reliques, dès maintenant et chaque fois qu'ils sont lus comme il faut, avec foi, intelligence et amour.

Ce sont pourtant des restes : malheur au présomptueux qui ne leur apporte pas le complément dont ils ont besoin! Tronqués ou, qui pis est, indûment complétés, ils éveilleront des fantômes inconsistants ou des figures de cauchemar, ils changeront en rêveries absurdes le plus beau commentaire qui fut jamais de l'unique Parole de Dieu, du Verbe fait chair.

Namur. R. THIBAUT, S. I.